

Nous sommes des révolutionnaires malgré nous
Bernard CHARBONNEAU Jacques ELLUL
Textes pionniers de l'écologie politique
Éditions du Seuil – 2014.

Introduction

Les quatre textes de ce recueil articulent très clairement le noyau dur de la pensée écologiste : proposer un projet révolutionnaire qui ne passe pas par la prise du pouvoir, mais par l'affirmation d'un « style de vie » et la constitution d'une contre-société à partir de multiples communautés disséminées qui font sécession et affirment d'autres valeurs, privilégient d'autres pratiques, cultivent d'autres rapports humains.

« L'acceptation du progrès technique est aujourd'hui la cause profonde et permanente de toutes les confusions » (texte « le progrès contre l'homme »). « Nos moyens sont de plus en plus prodigieux et nos fins de plus en plus incertaines » (texte « an deux mille »).

L'apport philosophique et politique des 4 textes de jeunesse sélectionnés pour ce livre parmi bien d'autres trésors enfouis peut se résumer en 10 points :

- le fait décisif de la modernité est la technique
- penser et critiquer la technique conduit à mettre en cause le progressisme et l'industrialisme
 - la parenté des régimes libéraux, fascistes et communistes est évidente
 - tous ont fait de l'idéologie progressiste le cœur de leur philosophie
 - le progrès n'est plus qu'un ensemble de mythes
 - l'ambitieux projet d'émancipation a été réduit à l'industrialisme, c'est à dire une organisation sociale fondée sur la production (qui implique exaltation du travail, centralisation politique, économique et démographique, gigantisme des infrastructures techniques et puissance de la propagande et des médias de masse
- l'universalité de la technique explique la parenté de régimes idéologiquement opposés
 - développement concomitant de la grande ville, la grande usine, la bureaucratie
 - repenser la catégorie du moderne et le projet d'émancipation qu'il contient revient donc à remettre en cause la métaphysique du progrès, c'est à dire son caractère indiscutable véhiculé par la presse, son esprit bourgeois de possession et d'accumulation, sa recherche de puissance par l'industrie et la conquête de la nature qui transforment le travail et la vie quotidienne en une existence disciplinée
 - quel que soit le régime (capitalisme, fascisme ou communisme), « le profit ne peut être supprimé, il ne fait que changer de mains »
- en assimilant la technique à des valeurs, les progressistes transforment le progrès en un mythe
 - penser que l'accroissement des connaissances scientifiques et des réalisations techniques entraînera nécessairement un progrès moral, c'est conférer à ce qui n'est qu'un moyen une fin propre positive – alors que la technique en elle-même ne sert que la puissance
- la technique engendre étatisation, bureaucratisation et prolétarisation
- prendre au sérieux la technique, c'est s'intéresser aux pratiques, aux formes de vie et aux socialités produites par la modernité plutôt qu'aux discours et aux idéologies
- la technique rend les hommes irresponsables
 - les manifestations principales du développement de la technique sont le gigantisme, la concentration et l'abstraction
 - au moment où la technique moderne donne au capitalisme les moyens de son gigantisme, la responsabilité de ce nouvel état de fait est diffuse : chacun contribue, en renonçant à interroger les orientations fondamentales de son existence, à le perpétrer et même à l'approfondir
 - se hisser à la hauteur de la condition humaine, c'est prendre conscience qu'il n'y a pas d'« actes indifférents »

– la technique est devenue autonome

– « faire un monde »

Charbonneau repousse toute idée d'union nationale dans les périodes de trouble comme remède à la crise de civilisation, ainsi que l'extrémisme politique qui n'est que le prolongement hystérisé de l'absence de réflexion sur le sens et la direction du progrès contre ce « progrès », l'enjeu est d'instaurer une civilisation fondée sur le primat de la personne

cela passe par une permanente mise en question de la place occupée par les machines, qui ne sont en elles-mêmes « ni bonnes ni mauvaises »

faire entrer la technique dans une authentique démocratie revient à politiser, c'est à dire mettre en discussion et en délibération collective la strate profonde de la société moderne (rythme des innovations, leur utilité sociale, caractère centralisateur ou décentralisateur,...)

– cette véritable révolution, porteuse d'une nouvelle civilisation, passe par un nouveau rapport à la famille

– le sentiment de la nature, « manifestation d'anarchisme concret », se développe en réaction à un excès de civilisation, mais l'opposition ne le conduit pas au rejet de cette dernière : une vie libre n'est pas une vie sans conflit ni contradiction, mais une vie qui ressent et assume la tension entre l'artifice et le naturel : « trop civilisé, l'homme disparaît ; sans la civilisation, l'homme est sans force »

Le risque, selon la célèbre formule de Bergson, de constater « au lieu d'une spiritualisation de la matière, une mécanisation de l'esprit » est donc un des objets d'interrogation philosophique et politique de l'entre-deux-guerres qui trouvent une acuité existentielle et une portée politique chez les non-conformistes français des années 30.

La civilisation technique est théoriquement dépassable, mais seule une révolution peut permettre cette bifurcation.

C'est une éthique de la fragilité et de la vulnérabilité qui permet à l'individu de fonder son respect pour les choses environnantes à partir du sentiment de commune précarité de la nature et de la société, cette « seconde nature ».

De ces alliances avec les êtres embarqués sur ce coin du cosmos qu'on appelle Terre, peut émerger une vie individuelle autonome et libre, sachant ce qu'elle doit à la nature et à la société et faire naître un « véritable progrès, si ce mot à un sens autre qu'accumuler des ferrailles et du plastique ».

Qu'en est-il de la liberté de l'homme dans un monde soumis aux impératifs techniques ? De son rapport charnel, direct, à la nature ? Du projet d'autonomie d'une cité à hauteur d'homme ?

Directives pour un manifeste personaliste

(texte de Ellul et Charbonneau datant de 1935)

Origine de notre révolte

Nulle part il n'était plus question de vivre sa pensée et de penser son action, mais seulement de penser tout court et de gagner sa vie tout court.

Le matérialisme et l'idéalisme nous apparaissaient comme deux perversions complémentaires, par laquelle l'homme renonçait à vivre.

Une société caractérisée par ses fatalités (notion différente de pré-destination, qui fait davantage référence à un ordre supérieur et spirituel ; davantage l'expression de combinaisons matérielles hors de toute volonté humaine) et son gigantisme :

- fatalité de la guerre, fatalité du fascisme qui est toujours précédé du libéralisme (p. 54), fatalité du déséquilibre entre les divers ordres de production (les fatalités comme lois sociologiques naissent de la démission de l'homme)
- les concentrations (produits de ces fatalités, parce que c'est une voie de facilité : l'anonymat pour tous) qui trouvent leur origine dans le fait que, sitôt la mesure de l'homme dépassée, il n'y a plus de raison d'arrêter un accroissement semblable : lorsque l'homme se résigne à ne plus être la mesure de son monde, il se dépossède de toute mesure.

Preuves

- la technique domine l'homme et toutes les réaction de l'homme contre elle, la politique est impuissante, l'homme ne peut gouverner parce qu'il est soumis à des forces, irréelles bien que très matérielles, dans toutes les sociétés politiques actuelles
- dans l'état capitaliste, l'homme est moins opprimé par des puissances financières que par un idéal bourgeois de sécurité, de confort, d'assurance
- dans l'état fasciste, l'homme ne reçoit pour idéal final que la grandeur de l'Etat et le sacrifice de l'Etat
- dans l'état communiste, l'homme ne reçoit pour idéal que la production économique et son accroissement
- dans ces trois états, une égale perversion qui consiste à demander le sacrifice complet de la vie de l'homme pour un but inhumain et non surhumain
- dans une telle société, le type de l'homme agissant consciemment disparaît
l'homme se résigne à n'être qu'une machine qui ne peut changer de besogne – que cette besogne soit intellectuelle ou manuelle
- l'homme en s'abandonnant ainsi commet le péché social – c'est à dire le péché qui consiste à refuser d'être une personne consciente de ses devoirs, de sa force, de sa vocation, pour accepter les influences de l'extérieur
l'homme rentre désormais dans la foule
le péché social est le péché contre l'esprit, parce que l'homme renonce à ce qui le différencie de ses voisins pour s'assimiler à eux et devenir un jeton interchangeable qui accomplit des gestes identiques, lit les mêmes mots, pense les mêmes pensées
c'est le refus de vivre
- d'une façon comme de l'autre, nous voyons que la nécessité révolutionnaire est antérieure à nos personnes ; catholiques, protestants, athées croyant à des forces spirituelles nécessaires, nous devons poser au premier plan cette révolution qui peut seule justifier les autres
elle n'est pas une création de notre intelligence, elle est une manifestation brutale qui s'est imposée à nous
nous sommes des révolutionnaires malgré nous
- la Révolution... (p. 62)

Direction pour la construction d'une société personnaliste

- on ne lutte contre une société que de l'extérieur
- notre action vis à vis du monde ne peut être qu'une réaction
mais notre action doit surtout être un style de vie
- il faut arriver à ce que tout notre travail soit empreint d'une mentalité neuve, dont la caractéristique essentielle est d'être antilibérale
- toute réunion d'hommes doit tendre à être une communauté, c'est à dire un groupe de personnes
un groupe également où tous les hommes puissent se voir (il n'est pas de communauté sans connaissance des hommes)
- l'homme ne peut se sentir pleinement homme que dans un groupe étroit
il faut que l'homme soit à un moment, dans un pays, chez lui (il n'est jamais citoyen du monde, ceci est un mensonge)
- nous nous trouvons donc en présence de deux influences à combattre : d'une part, le gigantisme de la cité – d'autre part, l'universalisme
 - ce que nous devons rechercher avant tout, c'est la cité à hauteur d'homme
dans cette cité seulement pourra se faire une véritable politique, c'est à dire celle qui répondra aux besoins connus, concrets, palpés des citoyens
 - un autre adversaire est l'universalisme, c'est à dire la tendance à rendre universel un type donné de civilisation
plus une civilisation s'étend, plus elle est abstraite et stérile

- le moyen de lutter contre ces deux tendances est la création du Fédéralisme
le salut viendra dans la diminution de puissance effective des états
- nous prétendons qu'il est impossible d'établir une économie dirigée s'il n'y a d'abord un contrôle et une orientation de la technique
cette orientation consisterait à entraver certains développements qui feraient croître exagérément une production, soit au détriment des autres, soit parce que cet accroissement serait inutile au point de vue humain
- la lutte contre l'argent dans le monde actuel doit comporter trois chefs principaux : lutte contre l'intérêt de l'argent, réforme du crédit, suppression du profit
 - l'intérêt doit être condamné non pas en lui-même, mais pour ses conséquences (agio, Bourse, actions)
 - la réforme du crédit : le crédit est un instrument très puissant qui a le tort d'être actuellement un instrument de rapport, de combat, de centralisation
 - il faut supprimer l'accumulation de crédit sur crédit
 - c'est par le crédit que l'on arrivera à repeupler la campagne et à décentraliser la production
 - il faut faire du crédit un instrument de décentralisation
- trois questions connexes se posent enfin, elles sont bien connues : famille, propriété, héritage
 - la propriété n'existe qu'en tant que signe d'un usage réel et d'une jouissance effective
 - l'héritage ne devient admissible en tant que signe de la continuité de la famille (ni héritage de l'argent, ni de situations, ni de privilèges)
- la révolution doit se faire contre la misère et contre la richesse

Le progrès contre l'homme

Bernard Charbonneau – 1936

Parler contre le progrès, c'est provoquer le sens commun. Mais toute révolution véritable est provocante.

Les plus grands changements sont ceux qui nous échappent ; leur ampleur est souvent telle que nous n'en apercevons ni la forme, ni la direction.

Nous avons trop appris à croire que seul l'exceptionnel compte, non l'ordinaire.

La presse nous donne une mentalité de spectateur.

Mais les événements qui comptent, les doctrines qui ont transformé la vie des hommes ne sont pas ceux dont on parle dans les journaux. Le monde ne change pas à grand fracas.

Cette idéologie du Progrès que tous nous exalons, ce n'est pas l'homo politicus qui la profère mais l'homo vulgaris : celui que nous rencontrons dans le métro ou qui tient des discours définitifs à ses enfants réunis autour de la soupière familiale.

Communisme, libéralisme et fascisme ont au fond le même argument dernier, mesurables en francs, en tonnes et en hectolitres : la production.

Une telle mystique (conglomérats d'images et de lieux communs) ne peut être celle d'hommes vivant en fonction de vérités spirituelles qui sont leur raison de vivre.

Une véritable vie intérieure est celle qui ne croit pas qu'il y ait d'actes indifférents.

C'est parce qu'aujourd'hui, nous avons perdu non le sens de l'idéal mais le sens de la force tatillonne et terre à terre qu'est une conscience véritable, que nous sommes abandonnés au déterminisme.

Un flambeau et un compas d'arpenteur, c'est le meilleur moyen de se sentir sûr au milieu des ténèbres.

L'erreur commune des mythes du progrès, c'est la croyance plus ou moins claire qu'une sorte de fatalité fait coïncider le Progrès matériel, c'est à dire le développement des moyens de production, avec les intérêts non seulement matériels, mais même spirituels de l'homme. On considère ce développement comme une fatalité devant laquelle il n'y a rien à faire. Et pour justifier cette passivité, on proclame cette fatalité excellente et on refuse de s'en occuper. Or toutes les véritables

révolutions sont celles qui sont allées contre des déterminismes qui semblaient irrésistibles. Aujourd'hui, en effet, il n'y a qu'un seul problème : celui de l'utilisation à des fins humaines des machines secrétées par la civilisation du profit.

On ne fait que les civilisations que l'on veut ; celle-ci n'est pas une civilisation faite, mais une civilisation secrétée par la course au profit.

Le rythme de plus en plus accéléré du progrès technique est né de l'obsession du profit, comme la diffusion du mythe du progrès est intimement liée à la diffusion de la mentalité bourgeoise des capitalistes. La civilisation actuelle est une civilisation proliférante de cellules vides. La civilisation actuelle est un produit du hasard de l'histoire ; elle est un champ abandonné où poussent surtout des mauvaises herbes et, comme toute force brutale, elle n'est pas contre l'homme, mais, accessoirement, contre l'homme.

Le machinisme dépend des buts que l'homme lui donne.

La machine n'a de raison d'être qu'utilisée. Qui dit utilisation dit conscience claire de ses fins.

Il ne faut pas croire aux appareils que l'on manie, ne pas déifier la machine, ne pas déifier l'Etat.

Qu'importent vos pensées dans le monde actuel, aucune ne mène à l'acte. Le drame est précisément qu'il n'y ait point le crime d'une mafia mais une vaste lâcheté anonyme. Quel démon aurait pu inventer l'oppression intérieure de la presse et de la publicité ? quel est le responsable de la tyrannie subtile de l'argent ? Aucun de nous. Nous tous. Qu'importent nos petits vices et nos petites vertus devant le péché social, la démission collective, devant une civilisation que nous avons peur de reprendre, à fond, en main.

C'est l'idéologie du Progrès qui nous tue et c'est contre cette idéologie, pour une reprise en main de la civilisation actuelle que la Révolution sera faite.

Principe de base : primat de la personne humaine.

Ceci nous amène à considérer la patrie, la famille, non comme des idéaux, mais comme des communautés nécessaires au développement de la personne.

La patrie n'est pas la nation mais le pays. En face de la centralisation qui peut sembler fatale, nous proclamons, contre la nation, contre la grande ville, la nécessité d'une civilisation paysanne, d'une civilisation terre à terre.

La révolution personnaliste n'est pas née de l'enthousiasme, mais d'une redoutable lucidité.

Le sentiment de la nature, force révolutionnaire

Bernard Charbonneau – 1937

Les gouvernements se méfient des excités possédés par l'esprit de justice, le sentiment d'une misère commune ; qu'ils se méfient aussi de l'amour authentique de la nature, car si un jour, brisant brutalement les constructions subtiles de la politique, un mouvement se dresse contre la plus raffinée des civilisations, ce sentiment en sera la force essentielle.

Le sentiment authentique de la nature

Pourquoi ne pouvons-nous vivre que lorsque nous fuyons notre métier, notre famille, notre patrie ?

Esquisse d'une histoire du sentiment de la nature

L'homme sain dans un monde désaxé devient un anormal.

En nous éblouissant par les succès de sa technique et les chefs d'œuvre de sa culture, en raffinant sans cesse l'organisation sociale, la civilisation occidentale veut nous faire oublier le tragique de notre vie, elle veut abolir nos conflits. D'autre part, ses prestiges s'accommodent mal de ces deux vérités élémentaires : l'être humain se reproduit par accouplement et au bout d'un temps assez bref, il claque. Le bourgeois n'est point né, il ne fait point d'enfant et il ne meurt point, c'est ce qui le rend si sûr de lui-même.

Le bonheur, non pas dans plus de richesse mais dans une vie plus simple en contact. Les hommes libres ont toujours vécu dans les montagnes et tandis que les montagnards quittent leurs vallées pour aller s'établir à Paris, une nouvelle race occupe la montagne et fait revivre les sentiers qui s'effaçaient depuis le départ des bergers. En montagne, à nouveau, ils peuvent lutter ; la plus belle vallée, c'est celle où, avant la nuit, il faut retrouver le chemin, la plus belle rivière, celle où se cache la truite. Non, ce n'est pas par paganisme que certains vont jusqu'à y sacrifier leur vie, c'est parce

que pour l'homme dans la grande ville, la montagne est devenue le symbole concret de la liberté.avec les forces de la nature.

Le sentiment de la nature et la civilisation industrielle

Le sentiment de nature est un besoin irrépessible qui répond à l'ampleur prise par la révolution industrielle, une transformation profonde de la sensibilité qui ne peut avoir de raison d'être que parce que la vie quotidienne est en train d'être bouleversée.

Le sentiment de la nature a d'abord pénétré la classe bourgeoise : les manifestations de ce sentiment peuvent se résumer en un mot : le tourisme.

Le fait essentiel : le touriste n'a plus rien d'humain.

Famines et migrations ont provoqué les migrations des anciens barbares ; l'agence Havas provoque les mouvements des masses bourgeoises qui, selon le rythme des saisons, montent à la montagne pour faire du ski ou descendent vers la mer pour se baigner. Le hasard des intérêts financiers, des syndicats d'hôteliers ou des sociétés de lotissement les accumule à certains endroits. Une ligne de transports se fonde, un courant de tourisme s'établit, un concurrent la combat et la fait supprimer, le troupeau emprunte d'autres routes.

Décrire la civilisation actuelle sans tenir compte du tourisme, c'est commettre une grave erreur parce que, dans bien des pays, il joue un rôle plus important que l'industrie lourde.

Il n'y a aucun rapport entre le développement de Biarritz et l'homme qui, longeant une rivière par temps d'orage, songe qu'il fait chaud, se déshabille, laisse ses habits sur la berge et se plonge dans l'eau fraîche ; il s'agit maintenant d'énormes organisations et de milliards de capitaux.

Comme la classe bourgeoise est subtilement hiérarchisée, il existera toute une échelle de stations balnéaires, la station chic, la station sportive, le trou à instituteurs.

Le bourgeois conçoit toujours le contact avec la nature sous une forme esthétique : ne pas se gêner et voir un spectacle étonnant qui arrache un frémissement à sa sensibilité diminuée.

Le bourgeois revient à la nature pour se reposer ou pour voir un beau spectacle ; la nature, c'est pour lui un jardin public au milieu des terrains occupés par les usines et les champs.

A mesure que l'affluence des estivants uniformise les anciennes mœurs, elle suscite au contraire une recrudescence de pittoresque superficiel, bonnes d'hôtels en bergères suisses, chasseurs en garçons tyroliens, fêtes populaires organisées par les syndicats d'initiative.

Aussi peut-on dire des bourgeois en vacances qu'ils sont alors plus désespérants que lorsqu'ils gagnent leur vie. Le spectacle le plus vide, le plus terrible offert par la civilisation actuelle doit être aux yeux d'un véritable révolutionnaire non pas celui d'un homme d'affaires à son bureau, mais celui du bourgeois, Kodak en bandoulière, parce que l'on ne peut même plus dire qu'il est mauvais ; peut-être à son bureau aura-t-il un jour peur de sa condition, tandis que dans sa villa ornée de roses, il n'y a rien à espérer.

Il y a des foules plus effroyables que celles qui s'entassent à heures fixes dans les métros, ce sont les foules de nos grandes plages. La grande ville fait naître un sain esprit de révolte tandis que sous le grand soleil au bord de la mer bleue l'atmosphère est oppressante, c'est la bourgeoisie à nu, l'histoire absurde d'un retour au chaos primitif.

Chasse et pêche

Beaucoup d'instincts primitifs de l'homme se sont atténués, mais ceux-là au contraire semblent s'exaspérer ; plus le gibier ou le poisson devient rare, plus le nombre des chasseurs et des pêcheurs augmente.

L'amour de la nature est un sentiment spontané (un sentiment antérieur aux autres, qui sont acquis) ; ce n'est pas une classe qui a ces instincts, ce sont des hommes.

Les mouvements (scoutisme, Jugendbewegung, naturisme)

(...)

Le sentiment de nature et la révolution personaliste

L'homme d'aujourd'hui revient vers la nature parce qu'il est un être vivant et que la civilisation tend à interposer entre lui et le cosmos un appareil qui assure une plus grande protection de l'espèce mais qui atrophie l'animal humain. Il revient vers la nature parce qu'il se sent étranger à la société où il vit.

Croire que l'exaltation du sentiment actuel de la nature signifie un retour au paganisme, c'est oublier les lieux et le temps où nous vivons, car ce sentiment est une réaction contre une vie trop artificielle. Si la société a pu se constituer en dehors de l'homme et de la nature comme un monde autonome, c'est grâce à la technique. Par elle, notre univers, de naturel, est devenu « humain, trop humain » ; plus de bois, plus de bêtes sauvages, mais la ville, la campagne, la guerre ou la crise.

La technique a un rôle, mais la technique ne libère que des masses : des consommateurs, des Français, des producteurs de blé ; de telles libertés nous traversent, mais la vraie liberté dit « à Toi » et prend par la main.

Les hommes libres ont toujours vécu dans les montagnes et tandis que les montagnards quittent leurs vallées pour aller s'établir à Paris, une nouvelle race occupe la montagne et fait revivre les sentiers qui s'effaçaient depuis le départ des bergers. En montagne, à nouveau, ils peuvent lutter ; la plus belle vallée, c'est celle où, avant la nuit, il faut retrouver le chemin, la plus belle rivière, celle où se cache la truite. Non, ce n'est pas par paganisme que certains vont jusqu'à y sacrifier leur vie, c'est parce que pour l'homme dans la grande ville, la montagne est devenue le symbole concret de la liberté.

La recherche d'une vie naturelle est à la fois une recherche de solitude et une recherche de camaraderie.

Nous revenons à la nature parce que, par la lutte, elle nous forme à la liberté.

La culture est une nécessité matérielle, non une nécessité spirituelle ; elle est absolument indispensable à l'homme, mais elle n'a pas à être divinisée.

Le sentiment de la nature se manifeste sous deux formes que nous pourrions appeler à droite le retour à la terre » et à gauche « l'organisation des loisirs ». (...)

Une société nouvelle doit naître de la réintégration de la nature dans nos vies.

Le sentiment de la nature est le seul point concret sur lequel le personnalisme puisse s'appuyer sans trahir ses origines.

An deux mille

Bernard Charbonneau – 1945

Le fait

6 août 1945 : la bombe atomique sur deux villes du Japon (...)

Sur deux risques à courir

Comme pour tout événement essentiel, il faut s'attendre à voir se déclencher les processus de justification qui permettent au monde d'assimiler l'inassimilable, d'autant plus inévitables que si l'emploi de l'énergie atomique risque d'être un danger mortel pour l'homme, la prise de conscience de ce danger risquerait d'être mortelle pour ce monde.

L'explosion qui a détruit Hiroshima n'est qu'un point de départ et si la destruction d'un pays cesse désormais d'être une formule de rhétorique, demain la destruction du globe sera à notre portée. Événement analogue à la découverte de l'Amérique, la bombe clôt le monde.

L'espèce humaine me paraît encore suffisamment douée de sagesse physique pour reculer au dernier moment devant son suicide.

Il se pourrait très bien, ainsi que l'envisageait le président Truman, que l'énergie atomique ne soit finalement employée qu'à des œuvres de paix.

Une fois encore, nous aurons inventé nos moyens sans nous préoccuper des fins qu'ils servent, acceptant celles que leur fonctionnement impose.

Nos moyens sont de plus en plus prodigieux et nos fins de plus en plus incertaines.

Propositions

Si l'emploi des machines n'est pas un mal, l'abdication vis à vis des moyens, c'est le Mal. Car s'il est vrai que la machine est neutre et qu'elle puisse servir indifféremment au bonheur ou au malheur de l'humanité, cela suppose comme condition élémentaire la volonté de la faire servir. Or l'attitude des partisans du progrès est tout autre : chaque fois qu'on leur demande d'envisager l'action des techniques sur l'homme, de concevoir une orientation différente du machinisme, ils protestent. Le progrès pour eux, c'est à dire le perfectionnement technique tel qu'il s'est défini depuis un siècle, a

une valeur en soi.

La machine, pour eux, ce n'est pas la machine, c'est la justice, c'est la liberté. Pour ma part, je ne rejette pas la machine, mais je rejette l'identification du gigantisme industriel, de la bombe atomique à des valeurs.

La machine comporte sa fin propre qui est d'accroître la puissance. La machine est faite pour dominer, pour vaincre. Elle est infiniment plus efficace dans la destruction que dans la construction. Ce qui caractérise le monde totalitaire où nous vivons, c'est la symbiose du politique et du technique. La bombe atomique est le produit monstrueux de cet accouplement de la politique et du technique.

L'essentiel, ce ne sont pas les superstructures idéologiques mais le déchaînement des techniques de puissance et l'attitude d'esprit qui l'engendre : la passivité des hommes devant leurs moyens, que ce soit le manque d'imagination des masses, le « réalisme » des hommes d'action, l'évasion idéaliste des intellectuels.

Non pas contre l'Etat, contre la Machine, car ce serait leur reconnaître une divinité diabolique que les choses mortes n'ont point, mais contre l'attitude humaine qui les accepte comme un donné incontrôlable, comme la structure et le sens de la vie, contre ceux qui confondent l'accroissement de puissance qu'elles nous accordent et le perfectionnement humain.

Si la question du contrôle des moyens techniques par tous les hommes n'est pas posée, les droits que la démocratie nous accorde risquent de devenir dérisoires.

Mieux encore ; l'existence de la bombe impose une mesure absolument contraire à la démocratie : le secret.

Par Jean-Marie (janvier 2017).